

peur

un fragment de nuit

texte de François Bon, avec Dominique Pifarély, Thierry  
Balasse, Eric Groleau et François Corneloup

1 _ D'ABORD.....	3
2 _ PAYSAGE.....	6
3 _ PRESENT.....	9
4 _ VILLES.....	11
5 _ PHRASE.....	16
6 _ MORTS.....	18
7 _ PEUR.....	22

# 1 \_ d'abord

D'abord j'aurais chuchoté. D'abord quelque chose comme : « quel spectacle que le monde ». Mais je l'aurais dit très bas, comme on entendrait des mots d'un corps endormi. Puis la voix aurait continué, la voix aurait dit, parlant de ce spectacle du monde : on regarde fasciné. Continuant : c'est noir, des fois c'est un gouffre, on ne sait pas où ça s'arrête, et où là-bas à tel endroit de la nuit il commence. Pourquoi on s'y laisse prendre. C'est à cause de la nuit, là-bas, dehors. Et même le mot dehors. Qu'on fait partie du tableau, qu'on y est pris avec nos bras, nos jambes et nos gestes. Tu te déplaces, tu fais partie de la nuit. Tu viens là dans la lumière, c'est s'arracher à la nuit du monde mais être encore au monde. On est là les bras les mains liés au présent, tout

traversé de passé, ce qui n'aurait pas dû arriver, ce qu'on n'aurait jamais voulu qu'il se soit passé, ce qui a été ta route et tes choix. On tente d'échapper, on vient à contre, on heurte, on grogne : mais lié. Dehors la nuit n'a pas origine, ni rien qu'on puisse regarder du temps à venir. Quel spectacle que le monde : à force de regarder on pourrait recommencer tu crois ? Voilà qu'on se regarde soi-même au lointain on essaye, voilà qu'on se voit dans le temps qui ne se refait pas, ne peut se refaire - voilà qu'ici enfin on a affaire au dehors. Et viennent à toi les gens qui marchent dans la nuit, et ceux qui errent dans les villes, ceux qui arpentent les frontières et les zones troubles du monde, c'est toi-même en tous tes âges et là-bas dans quel autre bout de la terre c'était encore ou déjà l'éternelle pièce vide sans fenêtre où on est seul et on pense, l'insupportable silence tu t'essayes à ouvrir les bras, tu appelles le bruit des villes le bruit total du monde et voilà pourquoi tu avances maintenant d'un pas, ou bien que si loin dans cette ville tu

marchais dans la foule inconnue ou le rêvais, ces images qu'on porte les appeler, les images qu'on traverse et reçoit les dire, les images on s'en lave tu crois ? Ainsi commencerait l'histoire, cette histoire.

## 2 \_ paysage

L'histoire : d'abord tu te souviens de pluies, jours de pluie derrière la vitre et ça suffit pour partir loin, ou bien la pluie (la pluie) marchant dans les rues ou sur une plage, les pluies chaudes les pluies rêmes les pluies méchantes, les pluies par envie ou là, sur le visage, ou les pluies subies et dedans la tête pareil que dehors ou bien, tu t'en souviens, ce lendemain de tempête roulant en voiture et plus rien autour que le vent et que l'eau).

Paysage mental, ce qu'on en porte. On dit paysage et voilà qu'on voit. Paysage entrevu, on ne sait pas si on rêve. Paysage qu'on découvre et on s'imagine l'avoir arpenté déjà, s'être arrêté là, mains posées sur ce mur et on avait dit que, oui, c'est beau. Paysage souhaité. De ces images géométriques, avec lignes de fuite. Paysage dans la tête, la

tête lourde de paysages. Paysages vus en rêve. Souvenirs des villes. Et les paysages qu'on voit sur des images, paysages des livres d'enfance, des livres de géographie, est-ce qu'on s'en souvient mieux ou moins bien que ce qu'on a vu en vrai, que ce qu'on a vu sans s'y arrêter, au hasard des trains, des voitures, paysages dormant, pas dormant : paysages qu'on voudrait pour s'y rendre d'un seul coup magique, voilà, on l'a rêvé, on y marche.

Dénombrer les fenêtres, ce qu'on forge au dedans de fenêtres, tout ce qu'on a regardé une fois par une fenêtre et combien de fenêtres chacun on a dans la partie arrière des yeux et comment on y a regardé, si c'était de loin ou tout près, le front contre la vitre ou les mains sur l'appui, ou juste le rideau qu'on écarte ou simplement qu'on est là, assis à la table et que si souvent on était là assis à cette table et le regard vide et devant soi la fenêtre. On se souvient de quoi, une façade un ciel un arbre, l'éloignement d'une route, la silhouette dans le bâtiment là-bas ou le

froissement de tout cela qui s'envole et cesse puisque fragiles sont les souvenirs et que toujours on est reparti.

Le mot même paysage, et comme on le tendrait en couleurs sur un fond noir pour que tout apparaisse, et autre pour chacun, sur le même fond noir pourtant, le mur, là tout devant, si d'un mot on l'éclaire.

Quel paysage il contient, lui qui va devant avec sa musique ?

## 3 \_ présent

Le présent est une chanson, on l'a dans la tête, une chanson dont on se souviendrait mal des paroles, comme.

Lui qui marchait au devant, avec ses musiques : quelles voix tu entends ?

Le présent nous énerve, jamais comme il devrait être. Comme. Le présent autour opaque et obscur, le présent se touche à tâtons, le présent ne réfléchit rien de ce que nous aurions autrefois pu apprendre : elles sont là-bas, pourtant, les lumières.

On aurait dû plus se méfier : on aurait dû trouver. On s'en serait chargé sur le dos, on aurait emporté ça avec nous pour maintenant. On aurait trouvé la bonne ouverture pour *maintenant*. Mais on en porte tant, déjà : ils sont voûtés, ceux d'aujourd'hui, ils sont usés, ils ont

peur. On n'a pas l'esprit tranquille, à chercher comme on fait : trop d'explosions, trop de fric, trop de ces visages lisses aux télévisions. On pourrait s'en débarrasser comment ?

L'histoire commence là : une image devant toi et tu la laves des mains, tu veux la rendre plus nette et précise, tu veux comprendre ce qui se passe, tu veux agrandir les détails et savoir l'autre côté du cadre, le présent qu'on t'a fait tu voudrais déchirer l'image – un tissu de papier et on marcherait de l'autre côté, ça y est : on voit quoi alors, dis ce que tu vois ?

Jours où on ne comprend rien à son présent.

## 4 \_ villes

Villes. Rêve non rêve : toits de la ville. Corps de la ville. Mouvements de la ville, sa poussière. Corps briques, corps béton, corps de verre et de ciment. Corps sans oreille, n'entend pas. Corps va, démoli reconstruit et se dégage, saute et atterrit. Pas de rebond. Et nous animaux sur le dos, animaux qui vous rongent, animaux qui courent avec vous quand vous avancez, sautez, rampez. Les yeux comme au bout des doigts seuls voient. Corps dans la ville : et toi. Le mot même de ville, ce qu'on pourrait réciter des noms de villes : où tu es allé, où tu n'es pas allé mais voudrais, ou tu n'irais pour rien au monde, où tu irais si ça existait, où tu iras forcément parce qu'ainsi tu as décidé mais quand.

L'histoire. On avait marché dans la nuit. On avait marché sur des routes vides. On avait traversé des villes sans personne. Rien n'indiquait plus de direction. On avançait, pourtant. Qui aurait préféré le demi tour ?

La frontière. Tu hésites à t'enfoncer dans le vieux temps, les histoires sont finies, bien finies : il suffit de rester immobile un instant, le film est tout prêt dans la tête. On voit : longue esplanade balayée, sacs plastiques qui volent, arbres sans branches, ou bien la rue étroite qui monte doucement puis bifurque, ou bien c'est dans les rêves : des couloirs, un souterrain sous la ville, des portes qui s'ouvrent et tu ne sais pas s'il faut entrer.

Tu te souviens de ton bonheur dans les villes. La ville et son désordre sur la pente. Les fenêtres aperçues, les vies derrière le rideau, ce qu'on imagine aux reflets d'un téléviseur, d'un fond de musique et certaine durée du temps. Le samedi aux galeries commerciales sur la mauvaise lumière du carrelage ce fouillis de visages et les corps translation lente puis dans le vieux quartier où tu te perdais

visions tronquées, agitées, les ruelles un dédale. Les odeurs, et ceux qui quémandent l'argent, et ceux qui buvaient de la bière, assis à même le sol avec des chiens. La ville parce qu'on ne l'aperçoit pas entière quand on l'arpenne. les villes que n'importe où on emporte dans sa tête, où que quelque part on soit : tu marmonnes la liste des noms propres. Liste des villes où on a marché, liste des villes où on a loué une chambre, à la nuit, à la semaine, au mois. Liste des villes où on a habité. Villes où on est resté trop longtemps, quand il aurait fallu partir. Villes où on aurait voulu aller, et puis pas. Les villes que tu vois ? Une rue qui va droit, des maisons sur les bords. Et close, fenêtres grises. Tu attends sur la grand-place, personne. Tu vas là-bas vers les bords où sont les entrepôts, les supermarchés en blanc et rouge puis la rocade, les stations d'essence et direction l'autoroute. Tu reviens vers le centre, tu longes ses feux verts feux rouges. Ecole et collège, hôpital, la gendarmerie, le stade et tout ce qu'il faut pour faire aujourd'hui une ville. Telle est la

ville qu'on voit. Dedans on heurte aux murs quand on heurte à la ville.

Chacun tant de chambres, avec fenêtres et coin cuisine ou sans fenêtres ni coin cuisine. La chambre qu'on porte en soi. Pièces vides, et comme celles-ci on s'en souvient avec plus de précision. Et la chambre secrète aussi, juste un miroir. Quand on est seul on y rentre, on pose son bagage, on attend un instant avant d'enlever ses vêtements. Gens qui restent là emmitouflés comme si c'était se protéger. Tu repensais à ces appartements, quand on les visite pour louer, qu'on s'imagine comment ici vivre, encore trop la trace des autres. Puis on s'installe mais plus loin, on s'habitue aux couloirs et aux portes, au jeu des lumières, aux bruits de la nuit. Tu entends la circulation des voitures, dehors, les bus ou même – discrètement – le train. On devrait parfois s'inviter, les uns les autres, dans ces chambres que chacun on porte en soi, qu'on est seul à savoir décrire. Une photographie posée sur un meuble.

Le présent est opaque et obscur : ce qu'on porte d'images, on les tend à bout de bras, on le montre et rien qui répond – âge du mépris, de l'autorité et du cynisme, âge des valets du fric et pauvres, pauvres ceux qui les en remercient. Continuer pourtant, garder nuque raide, y croire.

Un reflet là-bas, sur le ciment et l'acier. Un chemin non fait, la ville.

## 5 \_ phrase

Phrase comme : je ne suis pas docile. Phrase comme :  
comme. Phrase comme : comme on crierait des noms.  
Phrase de noms, et crier que plus, crier que marre, crier  
que partir. Phrase que : seul, et puis t'appeler, lui, toi, toi,  
qui fuyez. Phrase qu'on tait. Phrase qui dit qu'on ne  
comprend pas, qui énumère ce qu'on ne comprend pas,  
phrase qui assemble ce qui échappe à nos phrases parce  
que tel n'est pas ce à quoi on voulait employer le langage,  
réserver le langage. Phrase comme : je ne me tairai pas.  
Phrase comme : obéir non. Phrase comme : je et tu et  
nous en avant, qu'on décide de dire et qu'on ne cessera  
pas. Phrase qui serait ce qu'on pourrait tous ensemble et  
crier et dire, et ensemble lancer, faire que le langage soit  
un mur, une érection, un palais dans le ciel, un monde et

qu'il emporte la chape et les plafonds, une phrase comme une tour et nous pour l'escalader, la tour. Au lieu de ça vois : ils voudraient qu'on rampe.

## 6 \_ morts

Tu marchais dans la maison des morts : dans combien de villes et villages avais-tu poussé le portail de fer, arpenté les allées de gravier réglant l'espace et la répartition du tapis des morts ? Une si grande beauté, les cimetières. Et tant de mots à lire, aussi : tu recopiais des noms.

Ce qu'on porte chacun de morts : des morts aimés, des morts qui vous poursuivent. Ce sont tes morts que tu regardes dans la nuit, les yeux ouverts et sans dormir ? Eux qui te suivent auprès quand devant la vitre ou dehors, ou les yeux ouverts dans la nuit tu t'immobilises ? Le temps passé est cette nuit plus loin que nos corps, fait de vieux rêves, et des hontes et des gloires, des hésitations et des visages rencontrés, sans que tes morts s'en mêlent et traversent cette foule, et croisent ces faits, et

ces lieux et ces chambres, tout ce que tu imagines et qui est le grenier et la cave de ta vie, assez de morts chacun en rêve pour affronter les vivants, ceux qui agissent et continuent, ceux qu'on a aimés et qui ne sont plus avec ceux qu'on aime et qui vivent – et eux les morts approchent, les morts qui sont à toi comme ceux que tu n'as pas salués ?

Et tu les portes comment, tes morts, contre ton ventre ou sur ton dos, ou eux qui s'accrochent à tes épaules et ton cou ? Ils surgissent, tes morts, ils sont autour de toi et t'agrippent, te retiennent par les habits, la main : regardez-les, ils se traînent. Et l'élan et le saut, impuissants. C'est en rêve, en rêve seulement qu'on vole.

Quelquefois prononcer comme une antidote le nom tout entier de Rainer Maria Rilke, de ces noms croyais-tu qui condensent tous les autres, et tous les livres avec eux : d'autres l'ont cru avant toi, pour le nom de Rainer Maria Rilke ou peu importe. Il y a une rue Rainer Maria Rilke dans votre ville ? Nous manquons d'invocations

sorcières : nous ne savons plus les vieux exercices, qui marcherait à reculons dans la foule – pourtant marcher longtemps à reculons est un des exercices, il y en a d'autres, pour trouer le temps, appeler à soi l'espace.

Tu préfères détourner le visage : tu n'as pas assez les yeux clairs, pas assez les yeux lavés. Combien les yeux rassemblent et contiennent des horizons rencontrés, des routes qu'on a faites, des attentes où on s'est prostré. Tu te tiens immobile, tu as le dos à dehors, encore ce mot *dehors*. Ou les paumes apposées contre la cloison : au-delà, le dehors. Sais-tu comme elle est mince, la cloison du temps, tu la sens vibrer de toutes voix de l'autre côté, la paroi. Trop fine, la paroi des voix, la paroi des rêves. Tu heurtes à la séparation des temps : il est là près, le temps passé, mais il ne vient traverser que les yeux vides. Moi j'en avais rêvé : se reparcourir soi, se séparer des tâches recommencées du présent, faire en arrière trois pas, puis dix. Ne te retourne pas, juste recule. Et voici qui tu étais, et comment déjà tu arpentais le noir.

Enfin tu retraversais les villes et les visages et les chambres, tu connaissais favorablement tes morts.

## 7 \_ peur

il ou elle dit j'ai peur

une pièce vide sans fenêtre, une silhouette, juste cela d'immobile et les mots j'ai peur

ou bien la perspective d'une rue, des façades fixes et ternes : celle ou celui là-bas qui fuit ou se rencogne, regarde derrière lui et toi tu penses j'ai peur

on se mettrait à huit, à six, à dix, il le faudrait : assembler pour les conjurer la totalité de nos peurs les petites les grandes, les amusantes et la plus terrible et on ferait la liste, la liste de chacun et puis la grande liste de tous

celui que tu avais croisé et qui t'avait dit : un monde en impasse, qui t'avait dit : j'ai peur, ajoutant : parce qu'on y est, dans l'impasse

un monde secoué, un monde noir, et les pans entiers de  
l'effondrement comme jusqu'ici tu te disais : ils restent à  
distance, tu te disais : loin, l'effondrement

une foule et dans la foule le comportement erratique  
d'un seul et tout bascule : qui pense à qui qui aide qui  
qui appelle qui qui touche qui qui veut qui

horizon sombre, trop de gens cassés et là-haut trop de  
mépris

bruit de guerre, foules qui crient, menace sur tout, et  
rien qui conduit : chaos et là-haut l'homme qui les bras  
au ciel se fait applaudir il y a de quoi

et ces trois types bourrés l'autre soir sous le pont : eux  
aussi, jusque dans la fange une utopie de violence sale, tu  
avais préféré partir et vite (encore une chance que ça ait  
marché)

la façon dont on se cache dans la vie de tous les jours  
pour ne rien voir, j'ai peur

peur des bureaux quand tu entres, tu attends et on ne te regarde pas, et le matin l'odeur des produits de rasage sur la peau des hommes, et les femmes ces parfums bon marché, les gestes qu'on fait chaque jour, et ceux qui regardent de côté quand ils te parlent

celui qui avait dit : aux inquiets de partir

et ces gens qui portent sur leur figure que c'est toujours eux qui gagnent

peur d'eux les journaux et l'actualité convoquée pour leur théâtre du même : le plus grave aura passé demain – où l'homme s'avachit, qu'on le raconte

hier le chien dans la maison d'en face qui aboie du matin au soir et personne : enfermé dans la maison le chien, peur de quoi lui aussi

gens trop calmes manqué quoi

gens d'autorité raté quoi

j'ai peur de ceux qui se croient obligés de sourire comme s'il vous fallait les caresser ils attendent quoi

j'ai peur de la nuit dans les petites villes maussades : une  
voiture de temps en temps qui passe et personne qui  
vous parle

j'ai peur des tunnels, des rampes, des parkings, des cais-  
ses, des guichets, trop

j'ai peur des coups bas qui font les marées hautes et bas-  
ses dans l'histoire des hommes : on ne choisit pas ce qui  
vous submerge

j'ai peur d'une description du monde qui nous le livre-  
rait tel que ce à quoi il ressemble

peur : tu connais les chiffres il disait, les chiffres du sui-  
cide te disait-il, les chiffres pour les quinze à vingt ans

la tentation d'en finir, vivre avec depuis quand et si un  
jour on ne tenait plus,

celui qui en rigolait : dans les films on se fait peur parce  
qu'on en a envie

et les peurs par surprise on s'en souvient longtemps, on s'en souvient toujours : on ne s'attendait pas à ça, alors peur, et oui là aussi après on peut en rire

la peur dans les livres : peur insidieuse, ça dure toute la nuit, on ne peut plus refermer dans la tête la musique oppressée des pages

vision d'un cheval fou dans la nuit, il s'échappe d'un incendie et s'envole – et si cela console

vision de celui qui prend anonyme une chambre dans un hôtel perdu, d'une ville qu'il ne connaît pas, et de travail il n'en a pas – et si cela renforce

vision de celui qui bâtissait un mur, et puis d'un autre qui le palpait, le mur, pour passer, sans trouver – et si cela protège

une fois que tu étais enfermé : on a tous une fois été enfermé, bloqué, plus moyen de sortir

on s'incarne si facilement dans la peur de l'autre, juste pour évacuer la sienne (et ce qu'on appelle de ses propres

souvenirs pour la visualiser, la peur de l'autre, tandis que les vôtres fuient, de souvenir)

peur : on se réveille en pleine nuit dans une chambre mais où on est on ne sait pas, comment on est venu on ne sait pas

peur : se réveiller dans un train, c'est le soir, beaucoup de bruit, une vibration, les autres gens qui dorment – mais où on va, et si c'est le bon train

peur : on parle à quelqu'un, on sait à qui on parle, mais les mots qu'on dit à l'autre, soudain on ne les reconnaît pas

je n'ai pas peur de la langue (c'est la leur, qui a les articulations faibles)

celle qui disait : j'ai peur des routes, des automobiles, des directions où elles mènent, en tout cas elle ne voyageait pas

celle qui disait : j'ai peur des trains et des avions, non pour les accidents où ils déraillent et s'écrasent, mais parce qu'ils nous ramènent à ce qu'on quitte

peur : quand on a froid, qu'il pleut, et encore tant de chemin à faire

peur : la ville grise, tout est long, on a perdu sa direction

peur : entrer ou ne pas entrer, rendez-vous avec la décision à prendre

et pas peur : ceux qui avancent avec dureté et méchanceté, l'intention du mal, ceux-là on les affronte

et pas peur : l'incertain, la passe, la planche pour rejoindre la mer

pas peur : lui, là-bas, l'agité qu'il suffit de regarder dans les yeux et le dire ça suffit

j'ai peur des parcs aux allées vides

j'ai peur des immeubles où n'apparaît très loin qu'une silhouette

j'ai peur des coques fermées des voitures et rien nulle part qui ne soit hostile

j'ai peur des couloirs de transit, des halls de gare, des couloirs du métro – tous dans le même sens ou tous dans tous les sens, mais l'indifférence : l'indifférence trop

peur au crépuscule, peur de cette heure difficile où termine le jour

j'ai peur des gens qui parlent seuls

j'ai peur des visages avec trop de secousses nerveuses

j'ai peur des regards qui vous accommodent à l'arrière de vos propres yeux

j'ai peur de ceux dont c'est visible qu'ils ont mal : pas peur d'eux, non, peur de ce qui leur fait mal

les bâtiments, les rues, les quartiers, les villes, les établissements, les cours, les chambres, les frontières : tout ce qui sépare, tout ce qui isole

leurs religions : ceux-là ont des œillères, il s'annihilent mais nous entraînent

et les établissements industriels qu'on vide : alors ils errent dans les rues piétonnes de la ville

le pourtour pauvre des villes : que ceux-là s'arment et se regroupent

l'argent, l'argent coule : et plus de visage

elle vous dit qu'elle a eu un accident d'auto, on n'en sait pas plus

c'est un enfant qui a disparu, le visage des parents et leur attente : on n'en sait pas plus

on est dans le couloir d'un hôpital, on aperçoit les gens, voilà ce qui arrive aux hommes, et c'est arbitraire

visage sismique de votre intérieur, exposé au dehors : rien qui protège

vision : un chemin, un chemin qui va droit, ou tourne lentement et monte, vous marchez

vision : une pièce sans porte et juste une toute petite fenêtre, de vieux vêtements dans un coin, et la trappe par

laquelle vous êtes entré là – mettre votre visage à cette  
fenêtre vous n'oseriez pas

vous êtes dans un labyrinthe et c'est comme des rues à  
plafond : des angles, des retraits, et nulle ombre – pas  
d'issue, nulle part

je n'aime pas (mais ne crains pas) les livres qu'on vend  
dans les gares – ils m'amuse – leur accumulation, non

je n'aime pas (mais ne crains pas) les voyages qu'on pro-  
pose à ceux qui préfèrent que tout soit prévu d'avance

je déteste (mais ne crains pas) les queues devant les ci-  
némas, aux spectacles, aux attractions, expositions : par-  
tout où non nous fait tous pareils

et ceux qu'on voit attablés qui mangent, mangent long-  
temps, mangent trop, payent trop cher et en sortent ré-  
jouis : ils ont peur

et les catalogues et magazines pour vendre avec corps  
bien lisses crèmes, produits de soin – on brade des nip-

pes deux fois l'an, ils y courent : ceux-là sont fils et filles reniés de la peur

elles et ils sont à une table de plastique, des apéritifs de supermarché, et la conversation uniquement sur le destin privé : ceux-là, fils et filles reniés de la peur

qui se plaît dans ses malheurs, on tourne le dos, on le fuit : mais toi ?

qui se plaît à donner sur tout son avis : ils se croient à l'abri

qui se mêle de vos affaires sans qu'on demande, j'ai peur  
peur de qui attend la parole des autres ou la souhaite

ceux qui roulent et vous doublent dans les endroits interdits, ils sont dangereux, mais j'ai peur de ceux qui sont trop sages et freinent aux virages, respectent les panneaux : ils n'atteignent pas au cours réglé du monde

j'ai peur de moi-même : trop de réaction à n'importe quoi et j'ai peur, pas assez de réaction à n'importe quoi et j'ai peur

ceux qui se complaisent ou racontent histoires de monstres  
histoires de meurtres

qui une fois a humilié son semblable ou son proche ne se débarrassera pas de la peur

qui une fois a terrassé son semblable ou son proche par violence de mots, violence de chiffre ou violence de fait ne se débarrassera pas de la peur

ceux qui parlent impassibles devant des micros, avec drapeaux dans le dos

ceux qui sont si sérieux pour diriger des cérémonies réglées bien avant eux

ceux qui entrent d'un air si décidé dans une salle où on juge, où on vote, où on légifère

ceux qui à la télévision prétendent constituer de soi-même spectacle suffisant pour les autres

ils donnent des ordres : ils échappent à la peur

ils surveillent avec des armes : échappent à la peur

sont satisfaits d'eux-mêmes et pas de rêves : échappent à  
la peur

j'ai peur de ceux qui disent froidement des phrases trop  
belles

j'ai peur de ceux qui savent les chiffres de l'argent et en  
jouent

peur : ce qui vous prend et rien ne change, façon d'être  
saisi

peur : on veille, on regarde, on attend et dedans opaque,  
trouble

peur : ce qu'on voit dans l'insomnie, peur

le mot *vide* : mais quoi, vide

le mot *calme* : mais quoi, calme, trop calme

puis le mot *témoin* : témoin de ma peur, toi

le mot *pourquoi* : mais regarder même le pire, alors :  
alors évacuer la peur

et peur de ma voix à moi, quand je ne la reconnais pas

peur : vous attendez dans une salle, on doit vous convoquer

peur : vous êtes dans un bureau et personne, on vous a dit d'attendre

peur : une lettre va vous arriver, on vous dira ce qu'il en est

peur : simplement, ça sonne à la porte

peur quand je ne reconnais pas un visage

peur quand ça bouge à côté et que je ne sais pas ce que c'est

peur quand ça grogne dans le corps et que trop de fatigue pour se soigner se relever

peur quand il faudrait partir, s'éloigner vite et que pourtant on reste

peur d'avoir peur : mais une vraie peur, une peur à se pisser dessus tu disais

peur : un mot muet, une chose sans nom

vous angoisse

vous oppresse

vous étreint

vous tremble

vous, vous peur

peur c'est quand on monte cet escalier et là-bas cette porte il faudra frapper mais de l'autre côté quoi

peur c'est dans le rêve quand poursuite, quand tout nu, quand paralysé, quand animaux, quand cloisons, quand labyrinthe, quand perdu, quand

quand tu pleures

avant que tu pleures

quand tu as pleuré et que recommencer

peur de l'indifférence : et toi-même, ne pas acquiescer à ce qui se joue partout du vieux drame, l'éternel drame

les guerres qu'ils se font, la guerre si elle devait ici venir

la misère où ils sont, la misère quand jusqu'à toi elle vient battre

la détresse de qui appelle : et près de toi, qui donc aussi appelle

peur de ce que chacun marche ainsi seul

et la faculté qu'on a de percevoir la peur d'un autre, face à vous, près de vous : et lui, sent-il ce qui vous angoisse

on se courbe dans la ville on se plie

on s'empêche de vêtements de capuches de gants

on a des armes on a méfiance et chien et uniforme

on se hérissé on interpelle on limite les droits

on met de la distance entre les hommes entre les corps

on érige des mouvements réglés pour la foule et dans les villes

on ne parle pas de ses rêves

on a peur on crie non on a peur on se tait on se replie on tremble

c'est diffus c'est sourd c'est une angoisse c'est dans la gorge

une boule une sueur

ce qui se désassemble dans le fond de vous-même, les désordres du corps

on voudrait courir et puis non, dans les yeux cela éclate  
juste cela un blanc ou juste cela du gris ou alors carrément cela : noir

qui appelle au secours : fini, ne reviendra plus au jour

qui s'enfonce dans ses rêves et les aime : fini, ne reviendra plus au jour

qui s'adosse au mur en tremblant et les paumes sur le mur : fini, ne reviendra plus au jour

foules entières de la peur : et pourquoi sinon le monde dériverait tant, ils ont les dieux de leur peur, les héros de leur peur, les récompenses de leur peur

souvenir d'être dans la nuit les yeux ouverts, on garde une lampe allumée, le temps ne passe pas, le sommeil ne vient pas

souvenir d'être deux jours et deux nuits dans une pièce sans sortir :

et tout d'un coup quoi bascule, quoi surgit et puis tout cesse, emportés

vision : sur vous-même seringue, vous cessez

vision : celui-là même qui a peur, qui lève son coude devant son visage, se détourne et puis c'était pour rien

modèles d'homme trop conformes et c'est eux qui vous disent : voilà pour manger, voilà pour vivre, voilà pour travailler

on classe devant soi les chemins dans la ville : trajet pour tous les jours, trajet pour le dimanche, trajet pour ce qui te reste d'amis de famille

on vous apprend à rester dans les lignes, dans les cases : casser, plutôt

on vous apprend à parler : si c'est parler sans huer, pour accepter, sans juger

il y avait disaient-ils tout ce qu'il fallait pour consoler,  
distraire ou plaire : les cinémas, les livres dans les gares,  
les spectacles à grandes lumières, les gradins pour le  
sport, la télévision où tout le bruit du monde est sour-  
dine

qui laisse sa voiture un matin et disparaît : laisse-t-il sa  
peur en arrière – et qui pour n'avoir pas souhaité une  
fois pareil

j'ai peur de trop de tranquillité apparente dans les villes  
peur d'un jour qui recommence et tout trop calme sous  
le ciel (ils écoutent la radio, lisent le journal, se promèn-  
ent le dimanche, comptent leur argent)

peur : que ce qui nous entoure renonce

peur : que le mouvement d'ensemble s'étale et se perde

peur : la direction même, oubliée, ce qui nous rassemble,  
oublié

et les bonnes nouvelles aussi : on avait peur même d'une  
bonne nouvelle

de soi extraire la peur, la tenir à distance, la considérer et  
dire : pars

de soi extraire la peur, c'est une ombre noire, mais au  
moins on la tient, on lui dit prends mes bras, prends mes  
jambes, mais moi : libre

oublier, oublier la peur : se regarder, marcher enfin aux  
frontières, tendre la main et la repousser, l'ombre  
qu'on réapprendra à le dire : plus, la peur – la peur, plus